

## Prologue

**A**ujourd'hui maman est morte. J'ai reçu un coup de téléphone de ma sœur. J'ai demandé « À quelle heure ? ». Elle ne savait pas, elle a dit « dans la matinée ». C'était un dimanche comme tous les autres, nous étions sur le point de passer à table. En vérité, je n'en eus, comme on dit, aucune prescience. Et pourtant, à mon insu, et, oserai-je le dire, à mon corps défendant, j'eus ce jour- là un éveil difficile ; toujours cette impression bizarre qui rendait mes réveils nauséux et ralentissait mes gestes. Elle mourut, c'est un fait, tandis que je m'éveillais. Son agonie se mêla à mes rêves informes. Je m'extrayais des limbes, elle y entra. Mieux que cela, elle mourut, quelle incroyable coïncidence, un douze octobre. Vous pourrez toujours me rétorquer : « Il n'y a pas de bon jour pour mourir », ou « tous les jours sont bons pour mourir », n'empêche, pour un Espagnol, le douze octobre n'est pas un jour comme les autres, c'est le jour de la Découverte, le jour de Christophe Colomb,

la Fiesta nacional, le Jour de l'Hispanité. Allez mourir un 14 juillet, vous m'en direz des nouvelles ; les pétards, les feux d'artifice, les bals dans les rues Elle avait pris sans le savoir un aller simple pour Sipango.

Elle m'aurait dit « Quoi, le douze octobre, qu'est-ce que ça a d'extraordinaire, qu'est-ce que tu vas encore chercher ? ». Tout était dans le encore et le chercher. Je suis quelqu'un qui va chercher encore et encore là où, bien entendu, il n'y a pas matière à chercher, quelqu'un qui va chercher des complications ; une chicanière, une ergoteuse, une déterreuse de problèmes, une coupeuse de cheveux en quatre, une ennemie de la tranquillité. Sacrosainte Tranquillité, sainte patronne des petites existences toutes simples, des petits bonheurs de quatre sous, vous savez bien, une belle journée ensoleillée, quelques fleurs dans un vase, une bonne digestion, un sommeil réparateur. Que demander de plus au bon Dieu ? Elle m'aurait dit « Est-ce que je savais que j'allais mourir, moi ? Est-ce que je savais quand ? Quel jour ? Et d'abord, est-ce que je ne me suis pas crue immortelle, dans mon temps ? Je te l'ai dit un jour, ça m'a pris vers les soixante-dix, soixante-quinze ans, rappelle-toi, je te l'ai dit : Je crois que, quand le moment sera venu, et bien, ça ne se passera pas. Qu'est-ce qu'il y aura, à la place ? Je ne sais pas, un tour de passe-passe ; j'ai confiance. » Elle avait tellement peu envie de mourir qu'elle n'y croyait pas.

Ce douze octobre est donc devenu, de par ta volonté, le jour où tu abordas les Terres Inconnues, le jour de la mort de ma mère. C'est le jour où, d'un trait de génie, tu supprimas de mon savoir la Jour de l'Hispanité pour y imprimer le Jour de sa Mort. Je désappris avec une facilité déconcertante trente ans de fierté atavique pour apprendre à dire « Maman est morte ». Accessoirement, et ce ne fut qu'une coïncidence de calendrier, ce fut le jour d'un repas

d'anniversaire. Elle avait tout prévu, la réunion familiale, le gâteau.

En bonne fille de ma mère j'aurais dû me rappeler qu'elle n'avait aucun goût. En bonne maîtresse de maison, j'aurais dû me défier des deux ou trois boulangeries-pâtisseries de la ville, à mon avis plus boulangeries que pâtisseries, et industrielles encore. Le carton festonné sous les gâteaux aurait dû me mettre la puce à l'oreille, tout à fait son genre, fanfreluches et liseré doré ; mais voilà, il était trop tard pour préparer autre chose, je veux dire un autre dessert. On était donc allé chercher le gâteau et c'est là que quelque chose a explosé dans ma tête, si j'avais su que c'était elle, j'aurais dit Tout à fait le genre de gâteau qu'elle aurait aimé, harnaché comme une communicante des années cinquante, délicieusement ringard et grandiloquent. Elle aurait dit Quelle merveille d'architecture ! (elle adorait les mots savants). Trois meringues superposées, ornées d'un ruban rouge cerise. J'aurais dit Un vrai gâteau d'anniversaire, hein, maman ! Elle aurait dit J'aurais choisi que je n'aurais pas fait mieux !

C'était mon anniversaire, fêté pour convenances familiales deux jours après, je suis née un 10 octobre.

J'aurais donc fait exprès de fêter mon anniversaire le jour de sa mort je ne m'y serais pas prise autrement. À ma décharge, je n'étais pas encore au fait de se qui se passait là-bas, j'étais encore, pour quelques minutes, la fille de ma mère. À cet instant-là je n'étais qu'un ersatz de la petite fille enquiquinante qui voulait avoir contre elle le dernier mot. Quelle fatuité chez l'adulte que j'étais devenue ! Elle eut comme toujours le dernier mot. Elle fit sa sortie comme une grande et je voyais tout, comme toujours, par le petit bout de la lorgnette. Dans ce gâteau que j'avais commandé et qui me parut odieux je voyais l'empilement, elle voyait l'architecture ; je voyais le blanc d'œuf industriel, elle

voyait la meringue ; je voyais la gélatine, elle voyait le sirop.

Terre ! Terre où j'entre pour l'éternité, Terre ma Mère, toi dont Dieu m'a faite, Terre que je suis qui retourne à la Terre, Terre d'asile, Terre inconnue, Terre où je débarque avec mon ballot de fortune, Terre dont on m'a chassée, Terre où je retourne, Terre de mes ancêtres, Terre des Saints et des Pauvres, Terre de mes os, de mes pauvres os fatigués, Terre où je m'étends, Terre où je pourrirai.

Tout est resté gravé dans ma mémoire, loin, si loin d'elle, comme les séquences d'un mauvais film avec en prime les phrases clés du

destin – quelle grandiloquence de mauvais aloi ! – répliques d'un mélo raté à la Douglas Sirk, il n'y manquait que la flamboyance des couleurs mais elle ne devait pas tarder à arriver. Ma mère et son sens des couleurs.

On était donc un dimanche dans la matinée, une matinée lisse et nerveuse comme un chat qui fait le gros dos avant de bondir et on fait semblant de s'agiter pour que l'anniversaire soit réussi ; il tarde à ramener le gâteau, pourvu que la boulangère n'ait pas oublié la commande ! Rien n'annonce que là-bas, à mille kilomètres, elle est en train de me fausser compagnie. Me fausser compagnie, quelle façon de dire les choses mais je sais pourquoi je le dis, nous avions été si longtemps un attelage à deux têtes en train de tirer le chariot de l'infortune, de la pauvreté, de la solitude. Ma mère et moi, un couple inénarrable. C'est pourquoi, quoi qu'il en soit, quoi qu'il se passe, elle est toujours là, dans ma tête, la tête, cet organe tellement plus noble que le cœur.

La scène n'était pas celle à laquelle nous nous étions préparés, je m'étais préparée. Dans ces cas-là on ne dirige plus rien, les événements s'enchaînent, vous agissez comme l'actrice à laquelle on a volé son texte et qui improvise. Vous êtes contrariée, on vous a contrariée et vous vous emportez parce que le gâteau dominical n'est pas celui que

vous attendiez. Vous vous emportez parce que c'est une affreuse injure qui vous a été faite, ce gâteau pompeux, ceinturé de cramoisi telle une rosière de village, ces petits biscuits à la cuiller autour des trois meringues superposées, nouées d'une faveur grossière. Vous attendiez-vous à cela ? À cette gelée à la groseille qui nappe les bords arrondis d'une onde gélatineuse, vaguement répugnante ? Mais je n'avais pas commandé « ça » ! Mais qu'est-ce qu'elle a noté sur son livre de commandes, la boulangère ? Vous criez au blasphème pour un détail qui a, croyez-vous, son importance, alors que l'impensable, l'invivable se passe là-bas, à mille kilomètres et que vous n'en avez pas la plus petite intuition. Et vous parlerez de prescience, pourquoi pas de pressentiment, alors que rien, rien dans la trivialité de ce dimanche matin ne prédisposait à l'annonce d'une nouvelle aussi terrible.

Et tout à coup je l'ai entendue :

Ça, j'aime, a-t-elle dit (je l'entendis dans le fracas de mes cris). La trivialité c'est beau pour parler d'une mère mourante ; ça fait contraste.

Ah, qu'elle aurait aimé le dire ce « une mère mourante », avec le participe présent adjectivé, une mère mourante comme on dirait une mère dévouée, une mère au-dessus de tout soupçon. Raconte encore, a-t-elle dit.

Elle s'était invitée sans crier gare, pauvre petit insecte ridé et tapageur, le crissement de sa voix dans mon oreille. Elle voulait savoir comment elle était morte Tu comprends, j'étais inconsciente

Je lui devais bien ça, lui raconter sa mort, elle qui mourut seule, abandonnée des siens. Une femme, dans un hôpital, glissant lentement et inexorablement dans la mort.

Quelle heure pouvait-il être quand elle exhala son dernier souffle ? Exhaler son dernier souffle, ça aussi elle aurait aimé. Je le dis pour toi dans mon manuscrit, maman, mais franchement je te jure, quel style, quelle emphase, crois-moi, c'est de la mauvaise littérature. Qu'est-ce que j'en sais, maman ? J'en sais plus que toi, je sais mieux que toi. Elle n'a pas pu s'empêcher d'intervenir : Mieux que moi, ce n'est pas possible, relis Balzac, tout est dans Balzac. Raconte, qu'est-ce qui m'est arrivé ce douze octobre ? Tu disais que J'exhalais mon dernier souffle.

Jeune encore – est-ce qu'on est vieux à cinquante ans ? – elle avait commandé tout Balzac à la meilleure librairie de la ville, dans la collection Garnier s'il vous plaît, reliure plein cuir et impression en lettres dorées, une vingtaine de volumes qu'elle avait tous lus et relus – avec une préférence pour *Le père Goriot* et *La Rabouilleuse*, vous comprendrez bientôt pourquoi – et qu'elle m'avait légués, non sans mal, elle prévoyait un autre légataire, mon frère pour ne pas le nommer.

Et me voilà partie pour lui raconter sa mort, avec du style, de la tenue. Que veux-tu que j'emploie, maman ? Le passé simple et ses terminaisons de verbe en coup de cymbale ? Y'a pas à dire, qu'elle m'a dit, en vieille lectrice de romans, ça rythme la prose.

Quelle heure pouvait-il être donc, quand elle exhala son dernier souffle ? Que faisais-je alors ? Quelle tâche prosaïque, quelles paroles banales, quels sentiments ordinaires m'habitaient ? Est-ce que je me lavais, me coiffais, avais-je le moindre pressentiment de quelque chose, ce qui est sûr c'est que le miroir me renvoyait mon visage de tous les jours, les traits un peu tirés et que je me disais déjà avec résignation : il va falloir beaucoup d'anticerne pour camoufler tout ça. C'est alors que la personne en face de vous dans la glace devient une

autre personne. Qui a donné le déclic ? Mais le déclic a été donné, tout a basculé d'un seul coup, le déclic ça a été le gâteau, quand on a ouvert l'emballage pour voir à quoi il ressemblait et « je » est devenu une autre, c'est-à-dire quelqu'un à qui il est arrivé quelque chose et il ne sait pas encore quoi, quelqu'un qui ressent soudain une grande colère, et le gâteau n'est que le prétexte, le sommet de l'iceberg, mais elle ne sait pas, elle ne sait pas encore pourquoi elle ressent cette affreuse colère, cet abandon.

Je me souviens que c'est à table que le téléphone sonna. Le temps avait coulé et même ce coup de téléphone était déjà superfétatoire. La mort était déjà passée, l'étreinte avec l'ange invisible consommée. Qu'importait qu'on la fit mourir à onze heures, faute de savoir, faute d'avoir été présent, et non plus tôt comme cela est vraisemblablement arrivé. Nul ne peut désormais toucher cette borne blanche qui marque sur le chemin de son existence l'arrivée au terme, le passage dans ce que nous sommes bien obligés d'appeler l'au-delà. L'instant fatidique nous a à jamais échappé, il s'est déroulé hors de notre portée. Elle n'était déjà plus à nous, si tant est que son corps émacié, son visage altéré aient été nôtres autrement que par le regard impie que nous y portions.

Son regard de morte qui fut vivante a vacillé sur le regard impie, un regard hésitant et intimidé, elle qui regardait droit dans les yeux et dont la volonté n'avait jamais vacillé. Elle m'a regardée comme autrefois. Sa lèvre inférieure tremblait légèrement. Je savais qu'elle était touchée, sinon, pourquoi cette petite larme au coin de son œil, une petite larme que la mort venait tout juste de sécher.

Elle a glissé ainsi qu'un corps engourdi roule d'une barque vers le flot glacé, à moins qu'elle ait lutté, comme aux premiers temps de la maison de retraite, pieds et poings en avant, mais ça, je ne le crois pas, je crois au renoncement,

au poids inexorable de l'ange, sur sa poitrine exsangue, à ce pli amer au coin de sa bouche. J'ai vu ce renoncement sur son visage de morte, la paupière droite entrouverte sur une pupille morne, le rictus, l'éclat vitreux de la peau autour des lèvres closes. Il n'est pas insignifiant que son passage ait été concomitant de mes cris, cet emportement contre la trivialité de l'instant, cet impondérable symbolisé par ce gâteau grotesque, et qu'il ait incarné si fort pour moi à ce moment-là l'ordre du monde, un ordre perturbé par cet amas gélatineux pompeusement enrubanné. C'était bien contre l'ordre du monde que je me rebellais en effet, un ordre où la petite mouche bourdonnante que j'étais se cognait contre la vitre de l'inexorable, un ordre qui me renvoyait à mon statut d'insecte rageur, confronté à de petits problèmes domestiques et incapable de saisir le mystère de la mort.

Je me souvins alors du passé, de ma longue bataille pour l'arracher à la maison de retraite où elle ne voulait pas aller.

Elle a soufflé juste pour moi, son chuchotement de morte est arrivé jusqu'à mon oreille : La maison de retraite je n'y suis pas restée longtemps. Et, avec orgueil, Moi, personne ne me tient en laisse. Je leur ai faussé compagnie

Oui, en mourant, lui ai-je répondu (je l'ai dit la gorge serrée, la boule de chagrin a tiré ma bouche vers le bas, est remontée de mon nez jusqu'à mes yeux qui se sont plissés et je savais combien l'envie de pleurer me rendait laide)

Il faut bien mourir un jour

Et, comme elle voyait que j'étais triste, pour m'égayer comme on fait avec un enfant qui a mal et auquel on tente de changer les idées.

Tu te souviens du passé ? Moi, je m'en souviens comme d'hier. La chambre de Mostaganem. Qui connaît Mostaganem ici ? C'était en Algérie, dans les années

cinquante. Raconte comme nous étions ensemble, une petite fille et sa mère dormant dans le même lit, dans une même chambre, le bel appartement transformé en chambres meublées, les locataires. Raconte

Voilà ce qu'elle avait dans la tête, que je parle pour elle, comme au temps où je lui remplissais ses papiers administratifs. Et c'est vrai qu'il n'y avait que moi pour parler d'elle, que moi qui la connaissais vraiment.

D'accord, maman, je vais raconter, mais je te préviens, tout ne va pas te plaire...

Raconte quand même, m'a-t-elle dit, dis bien comme ça a été difficile, dis bien comme j'ai été la victime de ton père.